

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Une renommée tardive

*Oeuvres* de Joseph Lenoir. Édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1988 (Coll. Bibliothèque du Nouveau Monde), 40\$.

Maurice Lemire

Numéro 53, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38982ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemire, M. (1989). Compte rendu de [Une renommée tardive / *Oeuvres* de Joseph Lenoir. Édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1988 (Coll. Bibliothèque du Nouveau Monde), 40\$.] *Lettres québécoises*, (53), 55–56.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# UNE RENOMMÉE TARDIVE

l'établissement du texte», un certain nombre de coquilles (15) des éditions de 1934 et 1962. Pourquoi avoir rayé «infinie» (p. 166, ligne 55), alors qu'il est évident que le mot «nuit» doit être accompagné d'une épithète; oublié, comme Harvey sans doute, de rétablir «en vieillissant» (p. 196, ligne 111), dont la «disparition» n'est pas signalée en note, etc.? Sans vouloir retourner le fer dans la plaie, soulignons trois fautes, «grosses comme des hannetons», selon une expression connue : «À quelques temps de là» (p. 98, ligne 1), «vous être très content de vous» (p. 136, ligne 45), qui fait songer à du petit-nègre, et «qui striaient les flocons de neige» au lieu de «que...» (p. 258, ligne 24). Cette somme étonnante de fautes et d'erreurs conduit à une nouvelle version, incorrecte cette fois encore, qui dénature le texte authentique. Le travail d'édition critique est l'un des plus exigeants et des plus ingrats qui soient, et je m'en voudrais d'accabler Rousseau, dont la déception doit égaler la mienne. Si le travail de dépiçage et de correction des fautes n'est pas effectué méticuleusement, que vaut une édition critique? Est-ce la correctrice/le correcteur qui est... en faute? D'ailleurs, je n'ai pas parlé des autres fautes (plus de 25) que j'ai repérées dans l'introduction et les notes explicatives! Sans les citer toutes, retenons les plus patentes : «dépenses somptueuses» (p. 36, note 97, ligne 5) au lieu de «dépenses somptuaires», «librairies» au lieu de «libraires» (p. 282, ligne 23) et, *in cauda venenum*, «la conne ville du cardinal Bégin» au lieu de «la bonne ville...» (p. 39, note 109, ligne 11).

## L'impression finale?

Faut-il ajouter la cerise sur le gâteau en affirmant que l'imprimeur, avec un si beau papier, une jaquette et une couverture si... somptueuses, a négligé son travail? Plus d'une douzaine de pages manquent d'encre et sont difficilement lisibles, une vingtaine d'espacements entre les paragraphes sont irréguliers ou plus grands que nécessaire (nécessaires quand on passe du dialogue à la narration, ou inversement) et une rayure, due probablement à une mauvaise plaque, marque un certain nombre de pages impaires (87 à 99). Aucun ouvrage de cette collection haut de gamme ne devrait être publié avant qu'une vérification extrêmement minutieuse ait été effectuée. La valeur et la crédibilité de cette prestigieuse collection sont à ce prix. Est-ce à dire que le travail devrait être refait? Je le crois. □

Gilles Dorion

**Œuvres** de Joseph Lenoir. Édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1988 (Coll. Bibliothèque du Nouveau Monde), 40\$.

Joseph Lenoir a été poète à une époque où il était presque impossible de l'être. Les infrastructures élémentaires pour assurer la réputation littéraire faisant défaut, il dispersa sa copie dans des feuilles éphémères, quelquefois sans signature ou sous des pseudonymes. On est donc en droit de se demander quelle a pu être sa réputation de son vivant. Les funérailles imposantes qu'il eut à Notre-Dame sont-elles le couronnement d'une carrière littéraire ou le simple effet d'un lien de parenté avec un cousin sulpicien? À moins qu'ils n'aient conservé religieusement les journaux, ses contemporains ne pouvaient se rendre compte ni de l'ampleur ni de la qualité de son œuvre. Poète aussi prolifique qu'Octave Crémazie, il n'a cependant pas eu droit à la même consécration. Avouons que son inspiration ne l'orientait pas vers les thèmes qui étaient alors à la mode. Autrement dit, il a été défavorisé autant par les infrastructures que par les superstructures. Une relecture de son œuvre nous montre cependant qu'elle répond mieux aux codes litté-

raires d'aujourd'hui que celle de Crémazie. Voilà probablement pourquoi il a droit à une édition critique.

Bien que Lenoir ait laissé peu de documents sur sa propre vie, John Hare et Jeanne d'Arc Lortie sont parvenus à reconstituer sa biographie jusque dans les détails. Seule une excellente connaissance du XIX<sup>e</sup> siècle permet d'en faire autant. L'existence de Lenoir est exemplaire à plus d'un point de vue. À l'instar de plusieurs de ses contemporains, il fait partie de cette génération qui renoue avec la lecture et l'écriture après trois générations d'analphabètes. En suivant la trajectoire de sa vie, on trouve réponse à la question : comment pouvait-on passer d'une famille d'illettrés aux milieux intellectuels les plus avancés du pays? Lenoir doit tout au Collège de Montréal et à l'Institut canadien. Les auteurs de l'édition critique ont bien souligné l'extraordinaire conjoncture qui favorise le jeune poète. Certes la culture humaniste qu'il a puisée chez les Sulpiciens le servira grandement, mais moins que la fréquentation d'un groupe d'intellectuels réunis à Montréal par le fait que la capitale du Canada-uni y aménage. Les fondations de la Société des Amis, de l'Institut canadien, de *La Revue canadienne* comptent parmi les effets de cette venue. Comme ses contemporains Joseph Doutre et Antoine Gérin-Lajoie, Lenoir commence ses études de droit dans des conditions matérielles pénibles qui le forcent à écrire pour satisfaire ses besoins les plus essentiels. L'Institut canadien devient comme sa nouvelle famille. Il collabore au journal *L'Avenir* et fréquente la bibliothèque de l'Institut. Il y puise la formation qui fera son originalité comme poète. Le Collège de Montréal avait beau avoir une bibliothèque bien garnie, les élèves d'alors n'y avaient pas plus accès que ceux d'aujourd'hui. Si Lenoir est bien au courant de la mythologie germanique, on peut croire qu'il le doit plus à ses lectures qu'aux leçons qu'il a reçues en classe.



La biographie aurait pu insister davantage sur l'attitude foncièrement dissidente de Lenoir. Comme plusieurs de ses devanciers, il prend des allures d'écrivains de combat : dans plusieurs poèmes, il participe aux débats en cours et affiche clairement ses couleurs. On peut croire que ses options politiques lui ont nuï. S'il ne jouit pas plus tôt d'une réputation comparable à celle de Crémazie, c'est moins à cause du support éphémère auquel il confie sa poésie, que de la dissidence qu'il y affiche. À l'heure où l'on tente de définir ce que sera la future littérature nationale, Crémazie arrive à point nommé pour servir de modèle aux générations à venir. *L'Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau, qui vient de paraître, indique, de l'avis de tous, l'orientation à donner à la littérature : le sujet prime nettement la forme. Lenoir semble avoir voulu illustrer le contraire. Dans beaucoup de ses poèmes, le sujet n'est qu'un prétexte pour tirer des effets spéciaux de langage. En ce sens, il compte parmi les précurseurs de la modernité au Québec. Voilà pourquoi, d'après moi, il n'a été reconnu comme poète majeur de notre XIX<sup>e</sup> siècle qu'à mesure que les codes de la modernité ont prédominé en poésie québécoise.

Le problème de la réception de l'œuvre de Lenoir me paraît donc central. C'est pourquoi j'aurais préféré que les auteurs de la présente édition y attachent plus d'importance. Ils avaient sous la main dans leur excellente bibliographie tous les matériaux pour le faire. Ils ont probablement omis cet aspect parce que la

critique littéraire, si l'on peut appeler ainsi les courtes recensions qui paraissent dans les journaux, est restée quasi muette à son sujet jusqu'en 1916. Mais la critique journalistique n'était pas la seule manière de consacrer une réputation à l'époque. Les anthologies ont probablement plus fait en ce sens. À ce point de vue, Lenoir n'a pas été oublié de ses contemporains. Plusieurs de ses poèmes sont sélectionnés dès 1847 pour *La Lyre canadienne*, en 1848 pour *Le Répertoire national*, en 1858 pour *La Nouvelle Lyre canadienne* et en 1860 pour *Le Littérateur canadien*. Lenoir reçut ainsi de son vivant une certaine reconnaissance qui ne correspondait toutefois pas à son talent. En effet, l'instance critique la plus autorisée à l'époque, l'abbé Henri-Raymond Casgrain, l'ignore dans son article sur «*Le Mouvement littéraire de 1860*» qui faisait le point sur les progrès récents de la littérature canadienne. Il est vrai que Lenoir avait peu contribué à recueillir nos belles légendes, comme le souhaitait l'épigraphiste des *Soirées canadiennes*. Son inspiration exotique affichait de nouveau sa dissidence. Louis Fréchette, qui avait des affinités certaines avec Lenoir, sera le premier à le reconnaître au nombre de ses pairs dans une conférence publique en 1873. Cette question de la réception explique pourquoi la place de Lenoir dans l'histoire littéraire du Québec reste encore à définir.

Les problèmes purement textologiques sont plutôt rares puisque Lenoir n'a pas laissé de manuscrits. L'établissement du texte se fait toujours à partir de la copie parue dans les journaux. Les

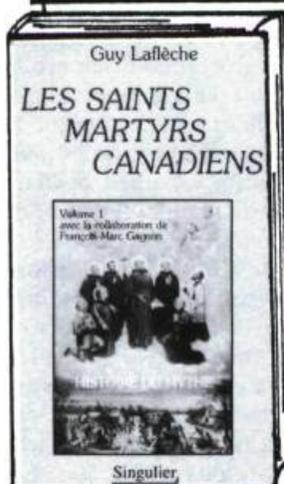
variantes que comportent les anthologies sont souvent des erreurs de transcription. L'attribution de certains poèmes à Lenoir est plus problématique. En général, les auteurs ont réglé cette question en se fondant sur des règles de critique interne qui font autorité. Quant aux notes infrapaginales, elles reposent sur une documentation abondante et précise. Elles retracent la genèse de plusieurs poèmes. Une connaissance étendue des journaux de l'époque permet de déterminer avec assez de précision les lectures pour la compréhension des poèmes à teneur politique.

La présente édition critique constitue la réception définitive de l'œuvre de Lenoir, cent vingt-sept ans après sa mort. Le poète a enfin droit à la renommée que lui valait son talent. Avec toute la documentation qu'elle offre aux chercheurs, j'espère qu'elle suscitera des études, non seulement sur la poésie de Lenoir, mais aussi sur tout le mouvement poétique de son époque. □

Maurice Lemire

Singulier

Les Éditions du Singulier: 30, place Giroux; Laval, Qc; H7N 3J2



## LES SAINTS MARTYRS CANADIENS

### Volume 1 — Histoire du mythe

de Guy Lafleche, avec la collaboration de F.-M. Gagnon

Premier volume (d'une série de cinq) d'un ouvrage destiné à rassembler et à interpréter toutes les informations que nous avons actuellement sur l'épisode des Saints Martyrs canadiens, l'épisode le plus épouvantable de notre histoire nationale. Ce premier volume en interprète le mythe. F.-M. Gagnon présente d'abord les IMAGES des Martyrs jésuites de Nouvelle-France. C'est à partir de ces gravures que l'on fera les LIVRES (la bibliographie critique n'en compte pas moins de 600!), avant d'en faire des ÉVÉNEMENTS dont les plus importants seront bien entendu la béatification et la canonisation. Bref, écrit G. Lafleche, voici rien de moins que l'histoire sérielle (c'est-à-dire complète et systématique: vraie) d'un «extraordinaire drame grotesque»: «la Farce du Mythe des Saints Martyrs canadiens».

366 pages, relié, 27 gravures, 16 planches: 30 \$

## VUES D'ARGENTINE

entre Tikal et Brasilia, l'été de septembre à mai

Voici la relation d'un voyage en Amérique du Sud et d'un séjour en Argentine en 1980-1981. À cette occasion, Guy Lafleche nous propose de l'inédit: la description du simple «voyage touristique» que nous sommes des milliers à faire chaque année et dont nous revenons tout éblouis, mais que nous ne pouvions lire nulle part jusqu'ici. Itinéraire: le Mexique, le Guatemala, le Pérou, le Chili, l'Argentine, l'Uruguay, le Paraguay et le Brésil.

136 pages: 12,95 \$

AVIS: Les Éditions du Singulier Ltée considèrent que cet ouvrage sur les Saints Martyrs canadiens s'adresse à un public adulte et averti, car il contient des scènes de violence, l'exposé de comportements sadomasochistes et des analyses critiques de conduites religieuses.